

Le Ghetto

Thierry Retailleau

Thierry Retailleau

Le Ghetto

© Thierry Retailleau, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6810-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Novembre 2063.

C'était au temps où j'errais dans Saint-Nazaire, dans ce quartier de la ville transformée en ghetto pour les prisonniers politiques. Nous étions au moins cent mille parqués comme des animaux affamés livrés à notre propre sort. En regardant chaque jour de mon gourbi le mur qui entourait le camp, j'avais des envies de suicide. On y était enterré comme dans une fosse commune. Rares étaient les détenus qui se faisaient la belle. Pourtant, je rêvais de liberté en entendant l'océan Atlantique frapper l'autre côté du mur.

Un soir, j'étais assis sur mon lit dans ma chambre d'hôtel qui donnait sur le boulevard de la Libération. C'était un soir important parce qu'il fallait que je prenne une décision pour le loyer. Ou bien je payais ce que je devais, ou je débarrassais le plancher. C'est ce qu'il y avait de griffonné à la hâte sur un bout de papier que la taulière avait glissé sous la porte – gros problème qui méritait la plus haute attention. Je le résolvais de la façon suivante : je me couchais, remontais les couvertures par-dessus ma tête et éteignais la lumière.

Ebloui par le soleil dès mon réveil, je restais couché et j'entendais à l'étage supérieur une pendule sonner neuf heures. Il faisait déjà grand jour et les locataires commençaient à circuler dans l'escalier. Un coup hors du lit, je fis des pompes. Je me brossais les dents et pris une douche. L'eau me bouchait les oreilles et je me mis à réfléchir, cherchant si j'avais aujourd'hui quelques réjouissances en perspectives ; rien. Absolument rien. J'avais été un peu juste financièrement ces derniers jours. De temps en temps, je touchais quelques sous pour un feuilleton ou un article vendu à un des journaux du ghetto après vérification de la censure. Je me passais la tête sous le robinet – pas d'eau chaude. Un coup de peigne et j'ouvris la fenêtre. Le boulevard ressemblait à un terrain vague avec ses trottoirs défoncés, et la route à un chemin de terre duquel émergeait une langue d'asphalte parsemée de pierres qui heurtaient parfois une façade ou un passant lorsque la roue d'une charrette roulait dessus. L'automne était enfin arrivé, la saison où toutes choses changent de couleurs et passent de vie à trépas. Des mouettes survolaient la rue. Le vacarme avait déjà commencé et ce bruit m'attirait. Dans cette chambre sordide, le plancher craquait à chacun de mes pas. La serrure de la porte fermait mal et j'avais peur d'être agressé. Quand le vent soufflait fort, des sifflements bizarres passaient à travers le plancher.

Je décidais d'aller dans le bar où je vais souvent boire un café. Il en a plus ou

moins le goût mais ne vaut quand même pas le prix qu'il coûte. Je restais là, sur mon tabouret à avaler cette lavasse. Je lisais les résultats des matchs de foot dans le journal me demandant ce que je pourrais faire de cette journée.

En descendant le boulevard, je dus enjamber deux morts de faims qui allaient bientôt être ramassés par les brancardiers. ça sentait la chair en décomposition et le café me remontait lentement dans la gorge. Les maisons étaient maculées de longues traînées noires comme des larmes qui coulaient jusqu'au sol. Par les fenêtres sans vitres, je regardais à l'intérieur. Comment des êtres humains pouvaient-ils survivre dans de telles conditions ? Ils couchaient à même le sol et faisaient leurs besoins dans des trous creusés dans le sable.

Depuis mon arrestation, boulevard Raspail à Paris, probablement sur dénonciation, mes économies avaient fondu comme une noisette de beurre dans une poêle chaude. J'étais si dénué de tout que je ne possédais qu'un pantalon de velours côtelé, une chemise, un pull, un slip qui ressemblait à un string et deux paires de chaussettes dans lesquelles il y avait plus de trous que de chaussettes. Un vieux tee-shirt faisait office de pyjama, sauf quand le froid était trop vif ; je dormais tout habillé. Mais malgré ma misère, j'avais pu garder bon nombre de livres - j'avais privilégié l'esprit à la matière quitte à crever de faim.

Maintenant, j'étais rue d'Anjou. Machinalement, je me rapprochais de l'océan, de ce mur qui me bouchait l'horizon et qui serait peut-être mon tombeau. La foule était de plus en plus dense au fur et à mesure que la distance entre moi et le mur diminuait, tels les croyants qui affluent vers le mur des Lamentations. Je passais une partie de la matinée à arpenter le boulevard du président Wilson – je prenais des notes sur un petit carnet comme d'habitude.

Dans le revers de ma poche, que j'avais cousu en cas d'agression, je prenais une pièce et j'achetais un sandwich à un marchand ambulant.

Il fallait être polyglotte pour comprendre ce qui se disait autour de moi. Les gens s'exprimaient dans leurs langues maternelles pour ne pas se faire comprendre des militaires. Ce camp était composé de détenus bardés de diplômes et c'était un jeu d'enfant de rouler nos gardiens.

C'était jour de marché. Le bruit des charrettes, les voix des forains emplissaient l'air de ce matin frais de novembre. Ce bruyant trafic me redonnait de l'énergie. Je me sentais fort comme un lutteur de foire et j'aurais pu stopper une charrette d'un coup d'épaule. Un sentiment étrange s'était emparé de moi, celui de l'insouciance, de la jeunesse – rien de néfaste ne pouvait m'arriver. Je me mis à observer les gens, et j'allais, lisant les affiches publicitaires qu'avaient collées sur le mur les commerçants qui vantaient à tue-tête la qualité de leurs

produits, cueillant l'impression du regard d'une fille qui se coiffait par sa fenêtre ouverte. Je laissais entrer en moi toutes les bagatelles, toutes les menues contingences qui croisaient ma route et s'évaporaient aussitôt. Je me glissais entre deux échoppes pour coller mon oreille contre le mur. La marée était basse mais qu'importe. Je m'imaginai le ressac fouettant le mur inlassablement. Et puis, la vague fatale. Le mur s'écroule dans un fracas du tonnerre de Dieu dans l'océan qui l'emmène au loin et l'engloutit dans ses abysses insondables.

L'espace d'un instant, je crus que c'était vrai – je n'en croyais pas mes yeux. L'eau entrainait partout dans la ville, emportait les étales des marchands sur son passage et les enfants que les mères tentaient désespérément de sauver. Mais les cris de la foule me ramenèrent à la réalité. Devant une boucherie, une affreuse bonne femme avec des gros seins flasques qui débordaient de son corsage, se grattait les cheveux avec ses ongles sales et méditait sur des biftecks moisissés pour son déjeuner ; quand je passais près d'elle, elle me détailla de la tête aux pieds d'un air dégoûté. Il faut reconnaître que vêtu d'oripeaux, je n'incitais guère à engager la conversation ou quoique ce soit d'autre. Pourtant, son cul pachydermique et les quelques dents jaunes qui ornaient ses mâchoires auraient dû l'inciter à plus de réserve.

Je longeais toujours le mur en descendant le boulevard Albert 1er, flânant sans me soucier de rien, je m'arrêtais au milieu d'un groupe, changeais de direction et prenais le boulevard en sens inverse. Je laissais aller les choses, errant sans but dans le ghetto comme tant de prisonniers, attendant je ne sais quoi, la Camarde probablement, ou une occasion de m'évader...

Des soldats ricanaient en se racontant des histoires salaces, et je me posais cette question qu'en temps normal je ne me serais jamais posé : était-il possible qu'aucun soldat, aucun policier du pouvoir en place, n'ait jamais torturé, pendu ou fusillé sans éprouver de honte ou le moindre remords ? Moi, Juan Villa, je dis que non ! Il est impossible que tous ceux qui se sont rangés du côté du plus fort soient tous des monstres. Au cours de mon procès, j'avais été accusé d'espionnage, de conspiration contre la finance. Pendant les tortures, j'avais donné des noms, des adresses – souvent fausses - avec la garantie qu'il en serait tenu compte. Je m'étais traîné à genoux devant mes bourreaux. J'avais trahi. Je n'avais pas trahi. Je ne me rappelais plus qui j'avais donné ou pas. Une scène qui me semblait surréaliste à l'époque me tourmentait jour et nuit - j'avais pleuré dans les bras d'un de mes tortionnaires pour qu'il abrège mes souffrances.

Depuis cinq bonnes minutes, un vieil homme qui boitait me précédait. Il claudiquait tellement qu'à chaque pas j'avais l'impression que sa jambe allait

s'enfoncer entièrement dans le sol. Il serrait un paquet sous son bras droit et marchait vite le corps penché en avant. Je l'entendais souffler de fatigue et l'idée me vint que je pourrais porter son paquet - toutefois je ne cherchais pas à le rattraper. Le type remontait le boulevard Albert 1er vers le boulevard du président Wilson. Sur la table d'un bistrot, je ramassais quelques pièces oubliées par un client, sans doute sa monnaie, et les fourrais dans ma poche. Cette richesse momentanée me remonta le moral. Peut-être commencerai-je dès aujourd'hui un article dithyrambique sur le mur ou sur les prix exorbitants pratiqués par les commerçants, n'importe quoi qui me rapporterait de quoi payer mon loyer. À la pensée de cet article, je me sentis tout à coup traversé d'un besoin impérieux de m'y mettre sur-le-champ. J'allais me chercher un endroit convenable au pied d'un pin, mais devant moi l'estropié continuait sa marche boulevard de Verdun. À la longue, cela commençait à m'horripiler d'avoir tout le temps cet invalide dans mon champ de vision. Sa promenade ne prendrait jamais fin. Dans mon exaspération, il me semblait qu'il ralentissait, sa main frôlant le mur, comme s'il voulait le pousser dans l'Atlantique. C'était à cet instant qu'il tournât légèrement la tête pour voir quelle direction j'allais prendre. Sur quoi, il se remit à lancer son paquet en l'air et repartit de toutes ses forces pour prendre de l'avance.

Plus je vais et plus je dissèque ce quidam curieux, obsédant. L'handicapé allait me pourrir ma journée et ma bonne humeur ne serait qu'une halte dans ma chute. Le boiteux avait l'air d'un gros insecte qui voulait à tout prix cacher son trésor jusque chez lui. Je m'arrêtais pour allumer une cigarette ; l'homme passa son chemin sans me regarder. C'était peut-être un espion – il était légion dans le ghetto. Après cinq ou six pas devant moi, il s'arrêta net et planta son regard dans le mien. Pris d'un mouvement de panique, je reculai prêt à me défendre. Je levais la jambe pour lui décocher un coup de pied dans le genou.

— Auriez-vous un sou pour que je m'achète un pain ?

Désemparé, je le dévisageais. L'homme portait une barbe de trois ou quatre jours, n'avait presque plus de cheveux et ses yeux globuleux lui sortaient des orbites. Le mince filet de sa bouche gercée laissait apparaître des dents cariées – et il en manquait une sur deux ; ou sur trois.

— Pour acheter un pain... Peut-être... L'argent est rare par les temps qui courent. Et je ne sais pas à quel point vous êtes dans le besoin ?

— Je n'ai pas mangé depuis hier midi, dit l'homme. Je suis fauché. Dans une poubelle, j'ai déniché des épiluchures de pommes de terre – c'est tout ce que j'ai dans l'estomac.

— Vous êtes ouvrier ?

— Du bâtiment. Je suis maçon. Mon dernier chantier s'est terminé il y a une semaine. Une partie de mon salaire est passé dans la boisson.

— Vous transportez un colis précieux...

— Mes godasses, un colis précieux ?

Je n'avais pas remarqué que le maçon marchait pieds nus.

En toute hâte, je fouillais ma poche. Le maçon tendit sa main calleuse qui se referma sur les pièces en les pétrissant.

— Vous avez un drôle d'accent, me dit-il. Moi, je ne parle que le français. Je n'ai jamais compris pourquoi j'ai été incarcéré dans ce camp avec tous ces intellectuels. Une erreur administrative, sans doute.

Sur ces paroles, je pris peur et prétextais un rendez-vous pour m'éloigner. L'après-midi débutait. Le ciel se couvrait peu à peu par le nord-ouest – la température descendait vite. Il allait neiger. Aujourd'hui, il n'y aurait pas d'électricité. Dans mon galetas ce serait la Sibérie. Au moins, ce soir, la propriétaire me ficherait une paix royale. Je repassais devant des latrines où je soulageais ma vessie. À côté de moi une petite vieille avait la diarrhée ; ça s'entendait et ça puait. Je reboutonnais ma braguette et reprenait ma marche sous la neige. Je remontais la rue Henri Gautier, croisant les marchands ambulants qui tiraient leurs charrettes chargées de grosses miches de pains, de pommes de terre et de viandes avariées qui commençaient à geler. Square Delzieux, le boucan des charrettes s'était arrêté. Au passage, j'avais pu chiper un pain et comme il me restait un peu de café, un fond de pot de confiture aux prunes moisies et une lorette de beurre, j'allais me mitonner un dîner royal.

À présent, une pellicule de neige blanchissait les quelques touffes d'herbes. Tous les marchands ambulants s'asseyaient sur des bancs et buvaient des coups de rouge dans des timbales en plastique. Des vraies mines de barbouzes ces mecs-là. Je me souvenais de la fois où je cherchais l'adresse d'un bobinard, et de l'empressement d'un boucher de me conduire rue de Stalingrad vers une mocheté maquillée comme un clown. Le commerçant m'avait réclamé une pièce et s'était enfui en la faisant virevolter dans sa main. Moi, je poireautais dans le salon à siffler des airs que j'inventais, seul avec ma trouille. Oui, cet aveux me coûte cher, mais tant pis. J'en avais marre des plaisirs solitaires. La chaleur d'un corps féminin me manquait – même pour quelques instants. J'ai me suis tapé la mocheté. Au départ, j'ai eu du mal. Et puis après... Elle n'avait même pas simulé l'orgasme. Comme je n'avais aucune expérience en la matière, j'ignorais si d'ordinaire elle gémissait.

En sortant, je croisais le boucher qui rentrait dans l'établissement accompagnée d'une blonde filasse callipyge qui sentait la femme qui avait fait le turbin récemment. De ses gros doigts boudinés, il lui palpait la croupe et une bosse dans son pantalon ne laissait aucune place au doute : la fille allait se faire sodomiser. Un client de l'hôtel s'était épanché et m'avait dit qu'il fallait dépenser plus pour ce genre de pénétration, mais que toutes les prostituées ne la pratiquaient pas. À la suite de ça, il m'était arrivé de fantasmer sur la blonde filasse – surtout sur ses grosses fesses.

Ce jour-là, je restais longtemps devant le claque à mater les clients et le monde disparaissait autour de moi. Il n'y avait plus que la porte du lupanar dans lequel, Alice, je te voyais entrer et sortir sapée comme une duchesse. Au volant d'une grosse cylindrée noire, je stoppais devant le lieu de perdution et je t'enlevais pour foncer dans un quatre étoiles boire des cocktails et gambiller. Après ça, je te récitais des vers d'Apollinaire - la vie était belle comme un atoll dans une mer bleue turquoise ! Alice, mon amour, tu me couvrais de baisers, me léchait dans le cou parmi les cousins rouges, moelleux du canapé qui tanguait.

Saint-Nazaire, tu n'es plus ma prison. Donne-toi ! Viens à moi comme je suis venu à toi, ma jolie ville que j'aime tant qui s'enfouie dans le sable entourée d'un mur infranchissable fouetté par l'océan Atlantique. Je t'aime comme Alice – peut-être un peu moins. Elle, elle est en moi et toi autour de moi. Ouvre-toi que je m'en aille !

Ô divine surprise, il y avait de l'électricité en cette fin d'après-midi. Non seulement j'allais manger, mais j'allais peut-être écrire au chaud.

Bonjour les amis, c'est moi ! Je n'étais pas devenu fou - je saluais ma bibliothèque. Ce cher vieux John Fante. Tiens Somerset Maugham. Bonsoir Boccace. Je me mettais à genoux et priais pour prendre place parmi eux. Oui, mon Alice adorée, j'écrivais un roman à l'abri des regards indiscrets, des écrits qui échappaient à la censure malgré les fouilles régulières, manuscrit que je roulais comme du papyrus et que je planquais sous une latte du plancher dessous ma minuscule bibliothèque. Quand je serais un homme libre, je prendrais place parmi eux, moi, Juan Villa, l'insoumis, le chef de réseau arrêté sur dénonciation. Dans les V, allez dégagez, faites place à Juan Villa, pour son chef - d'œuvre... De la table, je contemplais l'interstice où introduire mon livre, après Soljenitsyne. Sacré Villa, enfin édité. Arrosons ça ! Un coup de rouge et un quignon de pain. La fête, quoi !

Ma propriétaire continuait de m'écrire ses billets doux dans un français approximatif. Elle avait les cheveux grisonnants, était veuve, originaire

d'Angers, ne faisait confiance à personne. Arrêté lors d'une rafle rue Paul Bert, on l'avait internée avec les intellos par erreur, elle aussi. L'ancienne propriétaire lui avait légué son gourbi. La note, enfin si on peut appeler ça une note, c'était plutôt le PIB de la France d'aujourd'hui. Je devais trois cent euros et si je ne payais pas dans les délais les plus brefs, la brave femme me menaçait de me confisquer mes valises en cuir et ma montre. Il ne me resterait plus grand-chose de valeur, sauf les vêtements que je portais, surtout mon pantalon qui tenait autour de ma taille grâce à une ficelle. J'avais grand besoin de me remplumer.

Justement, un article sur les macchabées gisant dans les rues et qui n'étaient pas évacués assez rapidement, avait trouvé preneur – *Les Dernières Nouvelles* l'avaient accepté. Par chance, c'était le journal préféré de Madame Tournon. Du fric encore du fric. Prospérité passagère. Je réglais le PIB de l'état français et me retrouvait à la tête d'une petite fortune. Effet immédiat sur ma logeuse. Clins d'œil. Bouche en cul poule. Parfois, elle m'apportait une gamelle de soupe avec de gros morceaux de légumes et me racontait sa vie pendant que je mangeais bruyamment. Un soir que j'avalais sa soupe, elle lorgnait les billets qui dépassaient de l'enveloppe que m'avait envoyée *Les Dernières Nouvelles* – je glissais un billet dans son soutien-gorge. À ce moment précis, elle me révéla que toute sa clientèle avait lu mon article. Le titre était le suivant : **Plus De Mort Dans La Rue !** Dans cette diatribe, je m'en prenais aux services municipaux du ghetto qui ne dégageaient pas assez rapidement les corps. Suite à cet article, je faisais des cauchemars horribles. Je me voyais moribond gisant par terre ramassé par les croque-morts et enterré vivant sous un tas de cadavres. La nuit, je me réveillais en sursaut sur le point d'étouffer. Et le patron de la feuille de chou, Régis-François Tuhin, me félicitait : « Superbe, votre article ! J'en veux d'autres du même genre ! » Aux yeux de l'hôtesse, j'étais un homme différent. Je pouvais rester dans son hôtel, plus question de me mettre à la rue. Mme Jouhandeau, la catholique révolutionnaire du troisième étage, originaire d'Orléans, qui passait ses journées à errer dans les couloirs dans l'attente du jugement dernier, eh bien, mon article l'avait ramené à la vie. De l'avis général, elle était complètement gâteuse, elle qui avait combattu le système, qui avait tenu un flingue, commis des attentats. Cette lueur dans ses yeux m'avait confirmé que j'avais raison, que je tenais le bon bout, que ce genre d'information allait améliorer mes finances et me dégoûtait de ma personne.

L'hôtel construit dans les années trente du siècle précédent, s'appelait *La Halte* – il aurait dû s'appeler *L'éternité*. Mme Jouhandeau est décédée la nuit dernière - on l'a trouvée étendue dans le couloir du troisième étage.